

Je n'ai ici qu'à rappeler des faits déjà cités.

Dans l'Occident barbare, ce sont les vierges fatidiques Velléda et Aurinia qui poussent la Germanie à la guerre et gouvernent ses destinées ; elles ne sont pas seulement des prêtresses, des prophétesses, des héroïnes, mais presque des divinités ¹. A Velléda, Gauna succède, et la suite des femmes déifiées ne s'interrompt pas. Dans la Gaule, le paysan boïen Maric, au moment de la guerre de Vitellius contre Othon, se fait appeler le dieu libérateur des Gaules ² ; et lorsque après la défaite de ce fanatique, Vitellius le fait jeter aux bêtes, et que les lions se refusent à le déchirer, la multitude crie qu'il est invulnérable.

Dans l'Orient civilisé, c'est Simon le Magicien, et après lui son rival Ménandre. Simon ne fut pas seulement fauteur d'hérésie parmi les chrétiens, il fut dieu pour les idolâtres. Simon, éclectique à sa manière, fut tour à tour prophète pour les Samaritains, messie pour les Juifs, Christ pour les Chrétiens, Jupiter pour les Gentils. Jamais homme ne s'est plus formellement et plus insolemment divinisé que cet homme qui se fait appeler à la fois Père, Fils et Esprit-Saint : la puis-

1. *Velléda* est le mot allemand *Heldin* (héroïne), selon Reimar, *in Dion.* — Tac., *Hist.*, IV, 61 ; *Germ.*, 8. — Stace, *Sylv.*, I, 41, 90. — Dion, lxxvii, 6. — *Vetere apud Germanos more, quo ple-rasque feminarum fatidicas et, augescente superstitione, arbitrantur deas.* Tac., *Hist.*, IV, 61. *In feminis aliquid sanctum.* *Germ.*, *ibid.*

2. *Simulatione numinum... assertor Galliarum et deus (nomen sibi indiderat). Stolidum vulgus inviolabilem credebat.* Tac., *Hist.*, II, 61.

sance, la parole, la beauté de Dieu. Et ces blasphèmes furent acceptés autour de lui, de son vivant, après sa mort. Un siècle durant, il lui demeura des disciples qui l'adoraient comme Jupiter, et son Hélène comme Minerve. Un siècle durant, Rome garda sa statue dans l'île du Tibre, avec cette inscription : *A Simon, le dieu saint* ¹.

Enfin, pour l'empire romain tout entier, le dieu manifesté fut Vespasien. La politique ne pouvait se passer de l'apothéose. Pour dénouer le nœud des guerres civiles, on avait besoin d'un dieu, ou au moins d'un thaumaturge. Il fallut donc qu'en dépit de tout et presque de lui-même, malgré son âge, ses habitudes mesquines, son existence médiocre, son caractère prosaïque, ses antécédents bourgeois, ses parents mal-tôtiers, sa figure vulgaire, Vespasien se laissât affubler d'une auréole semi-divine. Et ce ne fut pas, nous l'avons fait voir, un simple convenu officiel, une apothéose commandée et décrétée comme tant d'autres l'avaient été. On crut à cette mission. Elle fut bénie

1. Justin, *Apol.*, I, 26, 56 ; *Dial. cum Tryphone*, 120. — Cyrill., *Catech.*, vi, 14. — Irénée, I, 20, 23. — Tertull., *Apol.*, 13. — Euseb., *Hist.*, II, 13, 14. — Théodoret, *Hist.*, I, 1. — Clement., *Recognitiones*, II, 9. — On a supposé un malentendu de la part de saint Justin, qui aurait pris pour une statue de Simon celle d'un dieu sabin, *Semo Sancus*. En effet une statue a été découverte dans l'île du Tibre avec cette inscription : *Semoni Sancto deo Flavio sacrum*. Gruter, I, p. 9. Ce Sémon, dieu des traités, est en effet mentionné dans Ovide, *Fast.*, I, 217 ; VI, 213. Lactance, *Div. partit.*, 15, et dans une inscription de Reate (Gruter, *ibid.*). Mais voyez la réponse de Tillemont, *Mémoires pour l'histoire ecclésiastique*, t. II, in-4° (note sur Simon).

par le juif Josèphe, par les oracles païens, par le pythagoricien Apollonius ¹. Elle fut confirmée par les guérisons opérées à Alexandrie. Toute cette fantasmagorie, cette théurgie, ou cette *démoniurgie*, eut sa grande part dans la fortune du moins fantastique et du moins mythologique des empereurs.

Parmi ces prétendues manifestations divines, nous devons encore compter Apollonius de Tyanes. J'ai cité deux ou trois fois ce personnage dont la biographie sans doute nous est suspecte, mais dont l'existence ne me semble pas contestable. Il est vrai que, sauf un passage insignifiant d'Épictète, aucun contemporain ne le nomme ; que Tacite n'en parle pas ; que Plutarque même, qui était, sciemment ou non, son imitateur, Plutarque pythagoricien, païen dévot, réformateur du paganisme comme lui, érudit et curieux par-dessus le marché, ne nomme pas une seule fois Apollonius ² ; que Dion Chrysostome, qui aurait été son ami, puis son adversaire, et aurait siégé avec lui dans les conseils de Vespasien, ne le nomme pas non plus. On ne peut douter pourtant qu'il n'ait laissé une renommée populaire : un siècle après lui, le dévot

1. Apollonius, dans son *Apologie* (Philostr., VIII, 7), se vante d'avoir fait Vespasien empereur.

2. Marc-Aurèle cite un Apollonius (I, 8, 17), et Plutarque un Apollonius médecin (*Quæst. natur.*, p. 912, D.), un Apollonius stoïcien (*in Catone*, p. 791, C.), et un Apollonius péripatéticien (*de Pietate erga fratres*) ; mais ils sont différents d'Apollonius de Tyanes. — Voir du reste, sur celui-ci, l'appendice à la fin du volume.

Apulée en parle comme d'un magicien illustre ; le sceptique Lucien, comme d'un fourbe et d'un comédien ; la différence n'est pas bien grande. Il existait de lui plusieurs écrits et Eusèbe en cite un passage important et grave. Avant Philostrate, Méragène avait écrit son histoire. Le livre même de Philostrate, si mêlé qu'il soit de fables absurdes, cite trop de faits publics, mêle Apollonius à trop de grands événements, invoque trop souvent la tradition des temples et des cités pour que tout y soit rêverie. L'apologie d'Apollonius devant Domitien, citée par Philostrate, a un caractère plus grave, plus sobre, plus historique que ne l'est en général le récit de cet auteur. Les quatre-vingts lettres d'Apollonius qui suivent le récit ont le même caractère et peuvent avoir fait partie du recueil que l'empereur Hadrien aurait formé de la correspondance de ce philosophe.

Disons donc qu'Apollonius a vécu ; que, s'il n'a pas été en tout le héros, le prophète et le pythagoricien idéal qu'a prétendu nous montrer Philostrate, il a été philosophe, pythagoricien, restaurateur et réformateur du culte païen, comme Plutarque a prétendu l'être après lui ; qu'il a très-probablement été persécuté par Néron et par Domitien, ennemis de toute philosophie ; qu'il a été, au contraire, protégé par Vespasien et par Titus, qui aimaient à s'appuyer sur tous les mystiques de leur temps ; qu'il a mêlé sa philosophie et sa dévotion d'une dose quelconque de sorcellerie, de thau-

maturgie et de prophétie, ce qui était alors presque indispensable ; que, si nulle part il ne s'est donné comme dieu, presque partout, excepté dans sa ville natale de Tyanes, on l'a traité de dieu ou d'égal des dieux (ses lettres le disent), et qu'il a accepté ce titre sans trop de peine, parce que, selon la doctrine pythagoricienne, tous les gens de bien sont des dieux ¹.

Enfin (et c'est ce qui rend plus probable le rôle joué par Apollonius), le zèle de l'apothéose était tel qu'il allait s'adresser à ceux-là mêmes qui s'en souciaient le moins. Quand saint Paul et saint Barnabé viennent à Lystres, en Lycaonie, une guérison miraculeuse qu'ils opèrent émeut la foule ; elle élève la voix, « criant en langue lycaonienne : « Les dieux, « devenus semblables à l'homme, sont descendus « vers nous » ² ; et ils appelaient Barnabé Jupiter, et Paul Mercure, parce que c'était celui-ci qui était chef de la parole. Et le prêtre de Jupiter, dont le temple était en avant de la ville, amenant devant la porte des taureaux chargés de guirlandes, voulait avec le peuple leur offrir des sacrifices. Ce qu'ayant entendu, les apôtres Barnabé et Paul déchirèrent leurs vêtements et

1. Voir Épict., in *Arian.*, IV, 13. — Apulée, *Apol.*, II. — Lucien, *Alexand. seu Pseudomantis*, p. 476 (éd. Bourdelot). — Passage d'Apollonius, dans Eusèbe, *Præp. evang.*, IV, 12-13. — Sur le recueil de ses lettres fait par Hadrien, Philostrat., VIII, 8. — Sur ses autres écrits, Philostr., I, 3 ; III, 15, 41 ; IV, 19 ; VII, 35 ; VIII, 19, 20. Suidas, in *Μουσωνιῶν, in Σκοπελιανῶν, in Βασσῶν*. — Stobée. — Sidoine-Apollinaire, *Ep.*, VIII, 3.

2. Οἱ θεοὶ ὁμοιοθέντες ἀνθρώποις.

s'élançèrent au milieu de la foule, criant et disant : « Hommes ! que faites-vous ? Nous ne sommes que des « hommes semblables à vous, et nous venons vous « apporter la bonne nouvelle, pour que vous puissiez « vous affranchir de ces vaines divinités pour vous « tourner au Dieu vivant » et, disant ces paroles, ils eurent peine à apaiser la foule pour qu'elle ne leur sacrifîât point ¹. »

Or c'est, à ce qu'il me semble, une remarquable coïncidence que celle d'un Jean de Giscala et de tant d'autres faux prophètes chez les Juifs ; d'un Simon et d'un Ménandre chez les Samaritains ; d'un Cérinthe chez les chrétiens égarés ; d'une Velléda et d'un Maric chez les barbares ; d'un Vespasien et d'un Apollonius chez les païens de l'empire : tous surgissant en même temps ; tous prétendant à une part d'inspiration, de puissance ou même d'origine divine ; prophètes, thaumaturges, magiciens ; troublant, séduisant, gouvernant les âmes. Il faut comprendre qu'à cette époque où le christianisme n'avait pas encore popularisé le bon sens dans la race humaine, les esprits vivaient dans un trouble étrange, surtout quand les ébranlements du dehors venaient s'ajouter à leurs agitations intérieures. Placés entre les *démons* propices et les *démons* malfaisants (ceux-ci bien plus puissants et bien plus nombreux) ; entre les prêtres et les incantateurs, entre les philosophes et les énergumènes, entre les pythago-

1. Act., XIV, 7-17.

riciens et les magiciens, entre les possédés et les exorcistes ; vivant dans un contact continu, vrai ou supposé, avec le surnaturel et un surnaturel inconnu, redoutable, hostile, irrémédiable ; tout cela au bruit du Capitole en flammes et du temple de Jérusalem qui s'écroulait ; que pouvait-il rester à ces hommes de paix dans le cœur et de bon sens dans le cerveau ? Que devenait cette pauvre race humaine, que la grâce de Dieu n'éclairait point ; parfois emportée et hardie, plus souvent servile et pusillanime ; flottant de dieux en dieux, de faux prophète en faux prophète, du judaïsme agonisant au paganisme réchauffé : cette race à qui on disait : « Le Christ est à Éphèse ; il s'appelle Apollonius et il vient de faire lapider la peste sous la forme d'un chien noir ; — il est à Autun, il s'appelle Maric et il soulève les Gaules ; — il est à Rome, il s'appelle Simon et il vole dans les airs ; — il est à Alexandrie, il s'appelle Vespasien, il a guéri un manchot et un aveugle ! » N'était-ce pas bien là l'ère des faux prophètes, des faux christes, des faux miracles, des fausses inspirations, des faux dieux ; cette ère dont parle l'Évangile : « Si quelqu'un vous dit : « Voici le Christ ; il est là, » ne le croyez pas... Si on vous dit : « Le voici dans le désert, » ne sortez pas. « Le voici dans les lieux retirés de la maison, » ne le croyez pas, « et prenez garde à ne pas être séduits »¹ ?

1. Matth., XXIV, 4, 5, 23-27. — Marc, XIII, 5-6, 21-23. — Luc, XXI, 8.

Certes, depuis cent ans, le monde avait bien changé. Cent ans avant le dénouement de cette guerre civile en faveur de Vespasien, une autre guerre civile, et bien plus longue, s'était dénouée en faveur d'Auguste¹. Cette fois aussi les souffrances avaient été terribles, les angoisses redoutables, les âmes puissamment ébranlées. Non-seulement pendant vingt mois, mais pendant près de vingt ans à partir du passage du Rubicon, on avait connu toutes les folies de l'ambition, toutes les anxiétés de la peur, toutes les souffrances de la mort, tous les enivrements de la victoire, toutes les corruptions de la fortune. La superstition païenne ne s'était certes pas éteinte dans les esprits ; les hommes souvent les plus illustres en gardèrent la trace. Mais cependant elle ne s'était pas réchauffée au feu des guerres civiles. C'était bien plutôt le scepticisme et le doute qui étaient sortis de cette fournaise par où les âmes avaient passé. Les dieux en étaient sortis discrédités, et une des tâches d'Auguste fut de les réhabiliter ; le paganisme en était sorti plus affaibli ; la raison humaine, sinon plus forte, du moins plus hautaine et à certains égards plus lumineuse. C'est à cette époque qu'à Cicéron, une des plus belles intelligences et une des âmes les plus religieuses de l'antiquité, avait écrit contre les chimères de la théurgie païenne ces traités

1. La chute de Vitellius est du 20 décembre 69 après Jésus-Christ (822 de Rome) ; la bataille d'Actium est du 2 septembre de l'an 31 avant Jésus-Christ (723 de Rome).

tant de fois cités par les Pères de l'Église et auxquels le paganisme agonisant sous Dioclétien fit l'honneur de réclamer pour eux le même bûcher où il brûlait les Évangiles ¹.

De plus, le dénoûment lui-même des guerres civiles de la république nous indique où était la force à cette époque. Sans doute, ni les poètes ni les courtisans du pieux Auguste ne se sont abstenus d'entourer sa tête d'une auréole divine ; mais le symbolisme religieux qui l'environne est exclusivement celui de Rome, de la patrie, de la civilisation, de l'Occident. Sur les eaux d'Actium, « Auguste conduit au combat les Italiens, ayant avec lui et le peuple et le sénat, et les pénates et les grands dieux. L'astre qui brille sur sa tête » n'est pas un météore mystique de l'Orient ; c'est « l'étoile patricienne de César ». Antoine, au contraire, conduit, avec les armes bigarrées, les dieux et les superstitions de l'Orient, le chien Anubis, les dieux monstres de l'Égypte, et un monstre plus abominable encore, « une épouse égyptienne ». La guerre est donc entre le monde policé de l'Occident et le monde barbare de l'Orient, entre l'Olympe et le sanctuaire ténébreux de Memphis, entre la religion claire,

¹ « Cum sciam esse non paucos qui aversantur et fugiant libros ejus... cumque alios audiam mussitare indignanter et dicere oportere statui per senatum ut aboleantur hæc scripta quibus religio christiana comprobatur et vetustatis opprimitur auctoritas. » Arnobe, III, 4. Il ne s'agit donc pas ici, comme on le dit souvent, d'un arrêt formel du sénat ordonnant la destruction des écrits de Cicéron.

sobre, accessible, humaine du Capitole, et la superstition mystérieuse, obscure, impénétrable, théurgique des bords du Nil. Aussi, grâce à Apollon, au dieu de la lumière, la barbarie est vaincue, l'Orient rejeté dans ses ténèbres ; Cléopâtre, ses soldats et ses dieux vont chercher un refuge « entre les bras du Nil et se cacher sous les plis sinueux de la robe azurée qu'il ouvre pour les recevoir » ¹.

Mais combien différente est la victoire de Vespasien ! Lui, c'est l'Orient qui le soutient et qui l'accompagne ; le dieu syrien du Carmel, le dieu alexandrin Sérapis sont les premiers oracles qui aient encouragé son ambition ; les prophètes de la Syrie lui ont applaudi ; les traditions de l'Orient se sont levées à son aide ; le magicien Apollonius a presque mis la pourpre

1. Hinc Augustus agens Italos in prælia Cæsar
Cum patribus populoque penatibus et magnis Dis.
..... patriumque aperitur vertice sidus.
Hinc ope barbarica variisque Antonius armis,
Victor, ab Auroræ populis et littore rubro,
Ægyptum viresque Orientis et ultima secum
Bactra trahit, sequiturque (nefas!) Ægyptia conjux.
.....
Regina in mediis patrio vocat agmina sistro.
.....
Omnigenumque Deum monstra et latrator Anubis
Contra Neptunum et Venerem contraque Minervam
Tela tenent.
Actius hæc cernens arcum intendebat Apollo
Desuper.
Contra autem magno mœrentem corpore Nilum
Pendentemque sinus et tota veste vocantem
Cæruleum in gremium latebrosa que flumina victos.
VIRGILE. *Æneid.*, VIII, in fin.

sur ses épaules ; et c'est entre deux Grecs, Apollonius et Euphrate, qu'on nous le peint délibérant s'il acceptera l'empire, comme Auguste entre Agrippa et Mécène. Qu'importe qu'il ait pour lui Rome, le peuple, le sénat et les grands dieux ; mieux vaut Sérapis que Jupiter, la théurgie que la politique, le rôle d'Antoine que celui d'Auguste. Si la bataille d'Actium se fût donnée à cette époque, Antoine, appuyé sur les croyances barbares de l'Orient, accompagné des dieux et des prophètes de Memphis, mari d'une reine et d'une enchanteresse égyptienne, Antoine eût vaincu le sobre, le raisonnable, le Romain Octave.

C'est que, cette fois-ci, l'ébranlement des guerres civiles, au lieu d'affaiblir la superstition, l'avait rallumée ; au lieu d'aiguiser le fil de l'intelligence humaine, l'avait émoussé ; au lieu de décréditer même les dieux de Rome, avait exagéré jusqu'à la démençe le culte des dieux de l'Orient ; au lieu de faire une génération de sceptiques, avait fait une génération de superstitieux. Et le Cicéron de cette époque, ce sera Plutarque, païen attardé, dévot à ses dieux (je dis dévot, je ne dis pas croyant), s'épuisant en efforts pour réhabiliter, réformer, restaurer, réchauffer le paganisme.

D'où vient cette différence ? Pourquoi, à deux générations de distance seulement, le même empire, le même peuple, avec les mêmes lois, les mêmes mœurs, la même langue, nous présente-t-il ce contraste ?

Un mot suffit pour l'expliquer : au temps d'Auguste, le monde était, en ce qui touchait sa rédemption, dans l'ignorance ou dans l'attente ; au temps de Vespasien, il en était à l'inquiétude et à la recherche. C'est ce que nous allons montrer plus en détail.